

étaient occupés par le travail, leurs soirées par l'étude. Les jeunes enfants, que Félix instruisait avec une application et une douceur infinies, faisaient des progrès rapides. Leur mère lui prodiguait, ainsi qu'à eux, les soins les plus tendres. Aidé de son élève, M. Dulac suffisait à la culture du jardin, auquel, excepté eux, personne ne touchait. Tous deux trouvaient encore dans leur journée, si occupée, le temps de lire ensemble des livres instructifs et agréables ; et en outre, Félix, aidait Mme Dulac à soigner son joli parterre, lui épargnait ce que cette culture a de plus pénible. Tous s'aimaient les uns les autres, tous étaient heureux.

Félix était le seul dont le bonheur ne fût pas complet. Ses nuits étaient quelquefois agitées ; et le lendemain matin on voyait, à ses yeux rouges, qu'il avait pleuré. Souvent aussi, pendant le jour, il lui arrivait de tomber dans une rêverie profonde ; il restait appuyé sur sa bêche ; on eût dit que des images, invisibles pour tout autre, passaient devant ses regards ; ils s'attendrissait, et ses yeux se mouillaient de larmes.

C'est qu'il pensait à ses fautes et à ses malheurs, que personne ne connaissait.

Mait il suffisait d'un mot de M. Dulac pour le retirer de cet état de langueur, et à l'instant même il se remettait au travail avec une ardeur nouvelle.

III.

Six mois s'étaient écoulées depuis l'arrivée de Félix à la ferme, et la reconnaissance ne lui permettait pas de cacher plus longtemps à M. Dulac le secret de sa destinée.

Un soir que toute la famille était allée de bonne heure se livrer au sommeil, Félix, resté seul dans le salon avec M. Dulac, lui fit en ces termes le récit de ses fautes et de ses malheurs :

“ L'indocilité et l'opiniâtreté de mon caractère, que je reconnais et que je déplore aujourd'hui, mais trop tard, ont causé toutes mes peines. Je me suis rendu bien coupable envers mon père.... Souffrez que je ne vous fasse pas connaître son nom. C'est son secret, hélas ! et non le mien, que je crois devoir vous cacher. Je ne veux pas vous réduire à la triste alternative ou de me livrer à sa colère, ou de me retenir contre sa volonté.

“ Mon père qui s'est fait un grand nom par les services qu'il a rendus à son pays, est mêlé aux affaires les plus importantes de l'Etat et occupe une place très-élevée. Je suis le seul fruit de son premier mariage. Ma mère mourut peu de temps après ma naissance. Hélas ! je ne l'ai point connu !

“ Après quelques années de veuvage, mon père se remaria. D'abord, ma belle-mère me témoigna beaucoup de tendresse ; mais elle eut un enfant à son tour, et je crus m'apercevoir qu'elle me prenait en aversion parce que je ne faisais pas assez de caresses à mon petit frère. En me montrant affectueux et docile, j'aurais sans doute facilement dissipé ses préventions ; car je dois convenir qu'elle est naturellement bonne, et moi, au fond de l'âme, j'aimais Alphonse ; mais je me crus sacrifié, je devins boudeur et jaloux, et je ne montrai à mon frère que de la froideur. Alors, ma belle-mère, me regardant comme l'ennemi de son fils, cessa de m'aimer ; et comme mon père, absorbé par les affaires publiques, se reposait sur elle du soin de sa maison, mon enfance fut bien malheureuse.

“ J'aimais mon père avec une tendresse inexprimable ; mais mon père, voyant que j'avais de l'éloignement pour mon jeune frère, s'irrita aussi contre moi. Il avait bien raison. Hélas ! je le comprends maintenant ; mais il est trop tard. Il ne me faisait jamais de caresses. Et comme, toujours préoccupé de grandes affaires, il avait habituellement l'air soucieux et sévère, je le craignais et j'osais à peine lui parler. Et il a pu croire que j'avais le cœur froid et insensible, moi qui aurais donné tout mon sang pour obtenir de lui une caresse ou un regard !

“ Mon caractère devint sombre et chagrin ; la tristesse et la défiance, une sorte de timidité sauvage, me rendaient importun à tout le monde. Les complaisances qu'on avait pour mon frère, et la rigueur dont on usait envers moi, m'aggravaient